

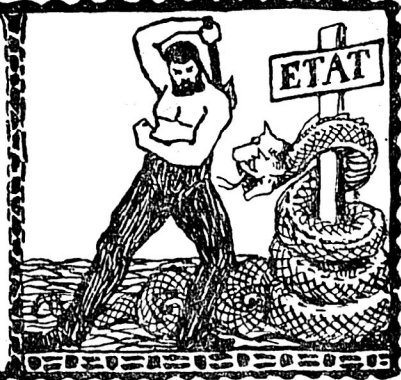


Année XXVI. N° 726

3 SEPTEMBRE 1927

LE RÉVEIL

ANARCHISTE



PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

Adresser lettres et mandats :

Le Réveil, r. des Savoises, 6, Genève Suisse.

Avec Supplément

en langue italienne

SUISSE et UNION POSTALE

Abonnement : 1 année, fr. 5; 6 mois, fr. 2.50

Le numéro : 10 centimes

Le capitalisme tient enfin les deux cadavres qu'il convoitait depuis longtemps ; le martyrologe ourtut comble deux victimes de plus d'un héroïsme et d'une noblesse admirables.

Sourdes à toute voix de pitié et d'humanité, les autorités américaines se sont réclamées d'une légalité qui avait d'abord été cyniquement violée pour arracher la condamnation de nos camarades.

L'infâme verdict de mort fut ensuite obstinément maintenu et toute révision refusée pendant six longues années, tellement l'acquiescement de Sacco et Vanzetti paraissait sûr à leurs ennemis au cas d'un nouveau procès.

Nous sortons vaincus de l'âpre et angoissante lutte ; mais le monde entier maudit le hideux gouverneur Fuller et acclame les noms désormais immortels de Sacco et Vanzetti.

Nous, frères de pensée et de lutte des martyrs de Charlestown, gardons toujours leur grand souvenir et sachons les imiter dans l'ardeur à poursuivre le fort idéal de bien-être et de liberté pour tous, l'anarchie.

DU CALME !

Nous n'entendons pas refaire ici l'histoire des dernières manifestations faites à Genève en vue de sauver Sacco et Vanzetti. Ce fut d'abord, le 30 juillet dernier, un cortège de quelques centaines de camarades qui traversa les principales rues de la ville pour tenir ensuite un meeting en plein air sur la Plaine de Plainpalais, puis les deux grandioses manifestations à la Salle communale du lundi 8 et du vendredi 19 courant, et enfin la réunion de lundi dernier, au Bâtiment électoral et sur les places à proximité, réunissant une foule énorme, telle qu'on ne l'avait plus revue depuis la grève générale de 1902.

C'est peut-être la première fois qu'à Genève nous constatons une telle unanimité d'opinions sur une affaire donnée. Le crime prémédité au cours de sept mortelles années parvenait enfin à la connaissance de la masse et la soulevait, dans la pensée, hélas ! tardive de sauver nos deux camarades. Nous en avons été profondément émus et réconfortés, non seulement pour les deux martyrs que nous désespérions de sauver, mais pour la haute signification morale d'un tel soulèvement au nom d'une idée de justice.

La dernière manifestation a été suivie d'une protestation toute naturelle et spontanée devant le Consulat américain, et puis de quelques bagarres et vitres cassées en différents points de la ville. A remarquer que de nombreux témoins assistèrent indifférents à ce que la presse bourgeoise appelle rien moins qu'une émeute, alors qu'elle avoue que les émeutiers n'étaient en somme que de très jeunes gens dont pas un seul n'a été trouvé armé, mais qui exprimaient matériellement la colère qui grondait en beaucoup de spectateurs passifs.

De la part des manifestants, il n'y eut, et pour cause, aucun coup de feu, alors que nous savons qu'à la rue Necker où un camarade socialiste, Charles Schaeffer, a été blessé à mort par une balle, les gendarmes ont déchargé leurs revolvers. C'est dire que le meurtrier est selon toute vraisemblance un de ces gendarmes, mais la bonne presse, bien entendu, s'est empressée d'attribuer ce mort aux soi-disant émeutiers. N'affirmons rien et attendons les résultats de l'enquête.

Quelques considérations s'imposent à l'égard de la presse genevoise. Celle-ci a été dans son ensemble, organe socialiste à part, tour à tour jusqu'aboutiste et fasciste. C'est dire qu'elle est demeurée indifférente en présence de la sé-

rie inouïe de massacres, de destructions et de pillages de la conflagration mondiale, qu'elle est même intervenue pour que cela dure et contre toute paix « boiteuse ».

Plus tard, elle a gardé le silence sur toute la série de crimes commis par le fascisme ou les a même approuvés à titre de représailles, traitant de « courageux citoyens » les assassins, les pillards et les assassins qui, sûrs de l'impunité ou même d'une prime, sous l'œil bienveillant des forces de police ou avec leur concours, ont détruit tout le patrimoine des associations d'ouvriers et paysans et frappé de ban ou de mort leurs militants connus et inconnus.

A remarquer que guerre et fascisme ont sévi des années durant et n'ont pas encore cessé de sévir. Mais Messieurs de la presse bourgeoise réservent toute leur indignation pour les explosions de quelques heures de la colère, de l'exaspération ou du désespoir populaires, auxquels, lors même qu'ils se plaisent à les reconnaître justifiés au fond, ils demandent d'être très doux, humains et raisonnables. Dans ces cas seulement, ils trouvent inouï un mot ou un geste violent.

Le comble c'est que beaucoup de braves gens qui, eux aussi, assistent aux violences guerrières et fascistes, en les regrettant certainement mais sans s'en émouvoir outre mesure, en présence de quelques carreaux cassés et d'un surcroît de besogne pour les vitriers, croient le mouvement compromis, déshonoré, perdu et font chorus avec les plus ignobles menteurs du camp ennemi.

Allons, un peu de calme. Ce calme invoqué à tort en présence des iniquités les plus monstrueuses, il faut savoir au contraire en faire preuve lorsque les événements sortent du cadre prévu, sans avoir en somme rien de tragique ni d'irréparable. Croire que dans la défense de nos droits et dans la conquête de notre réelle liberté, tout doit rester conforme au plan qu'il nous plairait de tracer à l'avance, est quelque peu puéril. Le manque même chez la masse ouvrière d'une véritable éducation à l'action fait que celle-ci, due à une passion subite, à une explosion occasionnelle, n'est pas toujours exactement ce que nous voulons, mais, une fois pour toutes, ne cherchons plus la moindre justification ou excuse en face d'un ennemi qui se croit tout permis et le prouve jour après jour, qui est dénué de tout scrupule et exerce les pires vengeances. Allons-nous justifier celles-ci nous-mêmes, à l'avance, par une attitude incompréhensible et quelque peu niaise ?

Faudrait-il renoncer définitivement à toute manifestation, parce que d'aucuns pourraient manifester autrement que nous ne le pensons ? Après tout, n'est-il pas bon qu'il soit prouvé que les pires crimes ne peuvent se commettre sans quelque danger ?

Car en somme, dans l'assassinat de Sacco et Vanzetti, une part de responsabilité revient à cette presse bourgeoise qui a attendu, ces dernières semaines seulement, pour s'intéresser à leur sort et réclamer justice avec nous. Si elle l'avait fait, avec la redoutable puissance dont elle dispose, il y a une année seulement — nous ne disons pas dès le début — nos camarades auraient peut-être été sauvés. Nous pouvons dire que pendant sept ans la grande presse a fait la conspiration du silence, devenant ainsi complice des assassins. Elle n'intervient que pendant la huitième année, lorsque c'est évidemment trop tard.

Hélas ! la lutte même pour des victimes a toujours fait dans nos rangs de nouvelles victimes, mais faudrait-il pour cela renoncer à jamais à toute lutte, se résigner aux pires infamies ?

En tout cas, hypocrites à part, nous prions tous ceux qui sont de cœur et sincèrement avec nous dans la lutte pour l'émancipation humaine, de ne plus exiger le calme en face des pires infamies de l'ennemi pour le perdre au moindre écart, vrai ou supposé, de cette foule à laquelle nous faisons appel et pour laquelle nous luttons.

MÉLANGES

LES SERINGUES A FIEL.

Avec un retard de vingt-quatre heures sur l'horaire prévu, les rédacteurs du *Journal de Genève* ont déversé sur les militants ouvriers la provision de fiel qu'ils tiennent en réserve pour chaque manifestation qu'organisent les travailleurs et autres honnêtes gens qui pensent que tout n'est pas respectable dans la société que dominant les banquiers et les aventuriers de haut vol. Ces messieurs, dont la plume est remplacée par une seringue à vitriol, ne réussiront cependant pas à donner le change. Leur indignation, comme leur vertu, est factice. Les larmes qu'ils versent sur la malheureuse victime de la police ne partent pas du cœur, mais ne sont que le produit distillé d'un vil calcul.

A leurs mensonges et leur bave dont prompt justice sera faite, répondons par la simple vérité qui, elle est éternelle. Et ce n'est pas la mobilisation des jeunes chenapans, appelés au secours d'un ordre qui admet le monstrueux assassinat de Boston, qui pourra en tarir la source.

En ce qui concerne la grandiose manifestation de lundi, et les événements qui suivirent, les gens du *Journal*, de la *Suisse* et du *Courrier* ont menti avec un écœurant cynisme. Alors que près de quinze mille personnes peuvent témoigner du contraire, ils ont présenté la manifestation du Bâtiment électoral comme une exhortation à de nouvelles vèpres siciliennes. Un président de séance et deux orateurs ont dit, avec émotion, les choses qu'il fallait dire en d'aussi douloureuses circonstances. Les journaux précités font parler — en citant les noms — une demi-douzaine de représentants d'organisations ayant tous tenu des propos vengeurs alors que certains n'étaient même pas présents. Si ces journalistes mentent pareillement alors que quinze mille personnes peuvent s'inscrire en faux contre ce qu'ils avancent, on imagine aisément à quels tripotillages se livrent ces messieurs pour publier des faits dont les témoins sont d'autant plus rares que beaucoup sont inventés de toutes pièces et souvent de connivence avec la police.

La manifestation fut grandiose et digne. Quant aux autres faits, ils n'ont pas l'importance que certains veulent bien leur donner. Et si le chef du Département de justice et police avait apprécié plus sainement la situation, rien de fâcheux, même au point de vue bourgeois, ne se serait produit. Mais depuis le jour où M. Turrettini a proclamé son incapacité, il n'a rien appris. Les rapports entre humains ne sont, pour lui, qu'une question de force. La preuve en est sa tentative de mobiliser un régiment contre quelques centaines de jeunes gens révoltés par un crime monstrueux. De même, ses ordres de violence à la police qui, vraiment, n'avait pas besoin de ses conseils pour agir brutalement, puisque les journaux à sa dévotion ont avoué que les personnes arrêtées mardi étaient toutes blessées par les matraques des agents, même les simples passants.

Mais à part la mort, plus douloureuse encore en de pareilles circonstances, de l'homme

abattu lors de la fusillade de la rue Necker, il n'y a eu que des carreaux brisés, ce qui n'est rien comparé à la chose atroce qui s'accomplissait, presque à la même heure, dans la prison de Boston. Et les plumitifs bourgeois, les « seringueurs », reprochent à des jeunes gens de n'avoir, en face de la pire des provocations, pas pu contenir pendant quelques instants leur colère alors que les juges américains, comme des fauves déchaînés, ont torturé pendant sept ans deux innocents. Et puis, ces messieurs veulent rire qui crient à la barbarie pour quelques glaces brisées et des chaussures jetées au vent, alors que tous, tant qu'ils sont, ils ont exalté l'effroyable carnage de cinq années où les morts se comptèrent par millions et les destructions par centaines de milliards, à tel point que sans une révolution qui libérera tout le monde, il faudrait payer la casse et les intérêts à ceux qui en profitèrent et à leurs descendants jusqu'à la fin des siècles.

Allons, messieurs, un bon mouvement, avouez que vos larmes sont hypocrites et que votre indignation n'est que de la prose à tant la ligne qui vous sera payée à la fin du présent mois.

RES HELVETICA

Les dirigeants de ce groupe fasciste et papiste ont mis à profit les événements de lundi soir pour faire des offres de service aux bourgeois apeurés. Sachant que leurs théories ne peuvent que donner la nausée à toute personne de sang-froid, ils pensent que la peur pourrait inciter quelques possédants à prêter une oreille complaisante à leurs propos.

En ce moment surtout, ces gaillards-là ne sont pas qualifiés pour parler, car il y a moins d'un mois, soit le 1er août, ils inondaient la ville d'immenses affiches pour convier la jeunesse, au nom d'un patriotisme périmé, haineux et bestial, à se lever pour chasser l'étranger. L'appel était à ce point déplacé que les dirigeants des Intérêts de Genève s'émurent et protestèrent.

Heureusement que, malgré les grands moyens de propagande dont disposent ces gens, seulement quarante-quatre personnes exactement répondirent à cet appel xénophobe. Sur ce nombre, que j'ai personnellement vérifié — je ne compte pas les six tambours embauchés pour la soirée — il était visible que la bonne moitié n'était là que parce que la chose leur avait semblé profitable à leur vie économique. En force aussi réduite, ces revenants d'un autre âge gagnèrent la campagne. Mais qui dit que si l'appel à la haine avait été entendu par un plus grand nombre de dévoyés ou de domestiques, ils n'auraient point commencé la sale besogne contre les étrangers et que les affiches désignaient comme œuvre pie ?

Oh ! l'affiche était rédigée en termes subtils, afin de pouvoir, éventuellement, esquivier les responsabilités et désavouer des partisans trop zélés. Mais, noir sur jaune, l'appel à la chasse à l'étranger a été placardé et ce n'est pas la faute des auteurs du manifeste si l'entreprise a échoué.

Comme il s'agissait d'une manifestation de fascistes délirant, la presse bourgeoise a été indulgente dans ses commentaires. Qu'aurait dit ces mêmes journaux si les organisations ouvrières avaient publié un semblable appel contre les riches américains, dont beaucoup ont cependant une part de responsabilité dans l'assassinat de Sacco et Vanzetti ?

Ajoutons que les gens de Res elvetica, quand ils menacent l'étranger, sont plus ridicules que dangereux.

Leurs cervelles étant démunies, leurs propos et leurs prétendues théories sont importés de Rome et leur manifeste n'était qu'une mauvaise traduction, accommodée à la sauce locale, des innombrables affiches qui salissent les murs d'Italie.

REUSSITE

Le 17 août dernier, le *Journal de Genève*, par la plume d'un M. H. Moos, faisait savoir à qui voulait le lire que le rédacteur de la *Feuille d'Avis Officielle*, Erik, était d'une incomparable sottise. Par la même occasion, M. Moos donnait quelques renseignements sur la cuisine de la *Feuille officielle* et les conceptions journalistiques des actionnaires du dit journal. Un actionnaire aurait reproché à un rédacteur ses tentatives d'écrire pour des gens intelligents et, exposant sa façon, aurait déclaré que la *Feuille d'Avis* devait s'en tenir aux événements et potins locaux et ses rédacteurs broder

là-dessus. Autrement dit, il fallait que le journal fût aussi bête que possible pour ne pas chagriner les annonceurs.

En lisant la *Feuille d'avis* de ces jours, on peut constater que le programme a vite été réalisé et que la course à la bêtise a pleinement réussi. Erik, avec un article crétin sur Sacco et Vanzetti, tient la palme. Il est vrai que si on en croit le *Journal de Genève* — une fois n'est pas coutume — il avait de sérieuses prédispositions.

ENFANTS

Il paraît que de très jeunes gens et même des enfants auraient pris une part active aux manifestations de lundi. Les journaux de l'ordre crient leur stupéfaction, comme des gens qui seraient tombés du ciel avec la dernière pluie. En jésuites bien stylés, ils disent et feignent de croire, sans d'ailleurs apporter le plus minime commencement de preuves, que ces jeunes manifestants avaient été préparés par une école spéciale. C'est aussi bête que méchant. Selon la conception de ces messieurs, les jeunes gens n'auraient le droit de prendre part à la vie de la société que pour faire subir une précoce exploitation, servir de chair à plaisir aux vieux messieurs bien rentés ou de décevateurs à de cyniques exploiters. Mais pour prendre en mains leurs intérêts ou faire acte de solidarité, vivraient-ils un siècle qu'ils seraient toujours trop jeunes.

Quant aux enfants, nous ne comprenons ni la surprise de leurs censeurs, ni l'indignation.

Il n'y a pas si longtemps que les mêmes hommes à faces vertueuses et qui ont maintenant la discipline plein la bouche, ont organisé une manifestation de gosses contre M. Oltramare, chef du Département de l'instruction publique. Et pourquoi ? Parce que le chef du Département avait rédigé une circulaire recommandant un enseignement de vérité et de paix.

Il a suffi d'une parole de bon sens d'un chef de l'Instruction publique pour que les messieurs de l'ordre qui ont aussi peur de la vérité que de la paix, organisent, sérieusement celle-là, une émeute de gosses.

Et ce sont ces gens-là qui pincent les lèvres et prennent des mines de sacristains constipés ? Tartufes ! A. A.

L'ASSASSINAT

Mieux que tout ce que nous pourrions écrire, à faire saisir l'horreur et l'infamie de Charles-town, rappelons ici quelques faits et quelques écrits.

Tout d'abord, voici la lettre écrite par Sacco, la veille même de l'exécution, à son enfant Dante, âgé de quatorze ans :

Mon cher enfant et compagnon,

Je ne pouvais pas croire que nos inséparables vies seraient séparées ; mais après sept ans, le moment angoissant est venu. Nous avons beaucoup souffert le long du Calvaire en demandant toujours notre liberté. Ne pleure pas, Dante, car trop de larmes ont été versées en vain, surtout par ta mère, sans résultat. Au lieu de pleurer, sois fort pour être à même de consoler ta mère. Quand tu voudras la distraire des pensées douloureuses, amène-la, comme je le faisais, en campagne cueillir les fleurs des bois et se reposer à l'ombre des arbres, dans l'harmonie de la nature. Souviens-toi, Dante, ne songe pas seulement à ton bonheur : au contraire, regarde tout autour de toi, aide les faibles qui cherchent aide et porte secours aux persécutés et aux victimes qui luttent et tombent, comme ton père et Bartolomeo tombèrent hier pour conquérir la joie et la liberté de tous les pauvres travailleurs.

Je voudrais te revoir, mais je préfère que tu n'assistes pas à l'agonie des êtres qui attendent l'électrocution. Toutefois, il serait bon pour toi d'y assister, afin de te servir demain du terrible souvenir et reprocher au monde la honte du siècle, représentée par cette cruelle persécution et cette injuste mort. Aime ta mère et ta sœur Inès, sois à leurs côtés. Ta courageuse bonté les fera souffrir moins. Le plus affectueux baiser de ton père et compagnon. Nicola.

Deux heures avant celle de l'exécution, deux femmes, Mme Sacco et la sœur de Vanzetti, s'acheminaient vers la résidence du gouverneur Fuller. La foule et les policiers laissèrent passer les malheureuses qui allaient tenter un dernier effort pour sauver les condamnés.

Un avocat de la défense, qui les accompagnait, a fait de l'entrevue le récit suivant :

— Mme Sacco a supplié passionnément le gouverneur Fuller de se montrer clément à l'égard de son mari. « Vous avez, a-t-elle dit, des enfants comme moi. C'est au père qui est en vous que je demande de considérer le cas de mon mari. » Le gouverneur a répondu : « Je ne puis rien faire de plus que de rechercher l'innocence ou la culpabilité des demandés. »

Mlle Vanzetti a dit alors au gouverneur que si un nouveau sursis était accordé, la preuve de l'innocence de son frère surgirait. »

Les deux femmes durent se retirer, tout espoir désormais perdu.

Que dire maintenant de l'exécution elle-même ? Nous laissons ici la parole au Corriere della Sera, journal fasciste, dont le correspondant a puisé ses renseignements auprès de M. Playfair, le seul journaliste admis à assister à l'exécution :

Les deux condamnés ont affronté fièrement la mort. Sacco, vêtu comme son camarade, d'une casaque bleue, de pantalons noirs et en pantoufles — l'uniforme de la mort — entra d'un pas assuré dans la chambre. Il n'est pas vrai qu'il dut y être transporté. Il dévisagea les personnes qui devaient assister à l'exécution. Lorsqu'il fut assis sur la chaise électrique, il cria en italien : « Vive l'anarchie ! » — puis il ajouta en anglais : « Adieu à ma femme, à mes enfants, à tous mes amis ! » Le directeur de la prison, en proie à une émotion profonde, trouva à peine la force de prononcer la formule de mort.

Les aides immobilisèrent le condamné sur le sinistre engin, attachant avec des courroies la tête, la poitrine, les bras et les jambes. Le malheureux dit encore en anglais : « Bonsoir, messieurs ! Adieu, mère... » Le casque métallique lui coupa le dernier mot. Les aides avaient employé deux minutes à attacher le condamné sur la chaise de mort. A minuit 13, le directeur de la prison Hendry leva la main : le bourreau Elliott toucha le levier. Un courant de 1800 volts passa, à travers les électrodes, fixés à la tête et aux mollets, dans le corps du condamné. Les muscles se contractèrent spasmodiquement. Une deuxième immixtion de courant, cette fois-ci, de 2000 volts, le foudroya.

Vanzetti opposa une plus grande résistance à la mort et souffrit davantage. Il attendait près de la porte de la cellule. Lorsque ce fut son tour, il entra la tête haute et avec un terrible sourire aux lèvres. Il serra la main aux aides avant qu'ils s'emparent de lui, et déclara avec une voix très ferme et claire : « Messieurs, je veux vous dire que je suis innocent. Je n'ai jamais commis un crime, mais quelquefois j'ai péché. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis innocent de tout crime, et non seulement de celui qu'on m'impute. »

Pendant que les aides lui mettaient sur la tête le casque funèbre, Vanzetti ajouta encore : « Je pardonne aux personnes qui m'ont fait du mal. »

A minuit 21, Elliott lança un courant de 1400 volts. Le corps eut trois forts soubresauts. Le deuxième courant, plus intense, le tua. Le spasme dut être terrible. Playfair, le correspondant de l'Associated Press, dit que le spectacle fut effrayant, le courant étant peut-être trop faible. Ordinairement, le corps à exécuter est soumis à un courant de 1700-1800 volts, et alors la mort est instantanée et nullement douloureuse, le mécanisme de la vie, circulation et respiration, cessant au premier contact.

Les autorités et les témoins sortirent de la chambre de mort épuisés, fuyant dans leurs automobiles, le long des rues où les fanaux faisaient briller les baïonnettes de la police armée qui gardait le tragique bâtiment.

Nous n'osons pas nous demander si, par une ultime vengeance, les corps de nos camarades n'ont pas été torturés expressément une dernière fois. Ce serait le digne couronnement d'une œuvre de cruauté infâme.

**Boycottons „La Suisse”
journal fasciste**

EN REGARDANT

Grotesques bougres

Il advint, en ces temps troublés, que Placide, s'étant assis sur une borne, se prit à philosopher.

Et il songeait :

— Je vous gardais un coin tout bon chaud de mon cœur, ô pompiers des légendes populaires. J'ignorais l'ironie quand je vous voyais passer, et il m'échappait que votre uniforme était militaire. Votre air, me semblait-il, était et ne pouvait être que celui des bonnes gens, puisque votre sentiment m'apparaissait tout au dévouement.

Il m'était bien venu parfois de percevoir la duperie de vos obscurs sacrifices, mais finalement il ne me restait que le côté positif de vos actes éclairés par la bonne petite flamme de vos intentions.

J'aimais vos allures de don Quichotte, du populaire.

Mais voici que soudain, par le jeu des lois et des circonstances, vous avez été jetés sur la place publique, aux fins d'y jouer un rôle nouveau pour lequel vous ne paraissiez point faits.

Alors, je suis allé vous voir, ô pompiers arroseurs de foule...

Et vous m'avez dégoûté. Non point que votre « munition » m'ait causé le moindre dommage et que mon cœur n'en ait été rafraîchi à votre endroit, mais parce que, du coup, vous avez sauté la barricade. Vous vous êtes trouvés du côté où jamais on n'eût dû vous rencontrer. De cette, mesquine trahison, je vous en ai voulu.

C'est pourquoi, en manière de vengeance, je vous ai bien regardés.

Alors, j'ai vu le ridicule de votre affublement pseudo-guerrier. J'ai vu la risible largeur de vos galonnailles et le fatras mardi-gras de vos passementeries. Les éclats de vos casques de laiton « sigolinisés » m'ont rappelé qu'il existe un magasin d'accessoires dans le théâtre de Brancaccio. Conscients de l'importance de votre nouvelle fonction sociale, vous preniez des poses homériques. J'ai vu les redressements enfoncés dans vos tuniques trop amples. Vous rejetez la tête en arrière pour braver les badauds de votre regard ; je n'ai vu que le bestial de votre menton qui semblait vouloir s'accuser davantage. Vous vous courbiez soudain pour saisir votre lance ; sous les basques relevées par votre ceinturon, j'ai vu votre pesant derrière...

Et vous qui vouliez jouer aux grands hommes, vous m'êtes apparus grotesques, ô pompiers arroseurs de foule !

Vous m'eussiez appris à rigoler, si je ne savais déjà sourire...

— Et maintenant que tout cela s'éloigne, je me sens mal à l'aise de votre mauvaise action. Et j'ai rancœur contre ceux qui, se servant de vous, ont transformé les pauvres simples que vous étiez en grotesques bougres que vous demeurez.

FLAP.

Des commentaires

L'OSSERVATORE ROMANO

L'organe du pape, pour justifier son très saint patron, d'avoir été sourd jusqu'au dernier moment aux invocations de pitié, sinon de justice, écrit :

Tout a été tenté pour éloigner un acte de clémence. Les violences perpétrées non seulement aux Etats-Unis mais à l'étranger, même contre le siège des Ambassades américaines, toute l'agitation mondiale pour cette grâce, ont compromis grandement dans l'esprit des autorités l'adhésion aux vœux ainsi exprimés.

Le gouverneur Fuller fut placé en face, non pas d'une question de droit et de justice, mais de prestige et de dignité politiques.

Quelle ignoble hypocrisie ! Les anarchistes restés seuls, pendant cinq ans au moins, pour protester, n'obtinrent qu'un peu tard l'adhésion de partis socialistes et d'organisations ouvrières et seulement in extremis celle de la presse bourgeoise et du... pape. Laissées à leurs seules forces, ils ne pouvaient espérer se faire entendre qu'en élevant le ton. Pourquoi ceux qui les critiquent aujourd'hui n'ont-ils pas formulé en temps voulu leur protestation selon les meilleures règles ?

En somme, ou le langage de l'organe papal ne rime à rien, ou il faut le considérer comme une véritable tentative de justification de Ful-

ler, dont, selon l'organe papal, le prestige et la dignité exigeaient qu'il devint assassin !

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG

A la suite de la manifestation de Genève, le grand journal bourgeois de Zurich publie ces lignes :

La meilleure réponse à donner aux juges américains, c'est une protestation pacifique et consciente, un jugement moral de ce que nous considérons en Europe comme une dérision de la justice et de l'humanité, dont les saints noms sont continuellement à la bouche des Américains. L'attentat contre le siège de la Société des Nations est une manifestation absolument regrettable à laquelle nous n'étions nullement habitués dans notre pays. L'esprit de la force brutale qui a remporté aujourd'hui sa victoire à Boston peut être combattu uniquement avec une meilleure éducation des esprits et des cœurs.

Hélas ! nous avons publié dans notre dernier numéro l'aveu de Turati, lui-même, qui s'est toujours plu à répéter l'enseignement même du journal zurichois et qui, aujourd'hui, reconnaît tristement :

La raison est encore bien loin de dominer les événements. On ne triomphe de la force que par la force. Lorsque la force est toute matérielle, la résistance ne pourra qu'être de même nature. Mais par une conception supérieure de la vie, nous avons peut-être trop désarmé les masses.

Les masses instinctivement sentent le besoin, afin de n'être pas définitivement écrasées, de montrer leur force, et elles le font en somme de la seule façon qui puisse avoir quelque retentissement.

Tout considéré, la manifestation à la Société des Nations était celle qui pourrait le mieux se comprendre. Ne nous a-t-on pas répété qu'elle est une institution de justice internationale ? Dès lors pourquoi n'est-elle pas intervenue ? Si chaque fois qu'une question de justice remuant le monde entier se produit, elle se refuse à dire son mot et se déclare incompétente, sa nullité, son impuissance et sa mauvaise volonté ne peuvent que soulever contre elle un juste ressentiment. Ceci à part bien d'autres raisons d'hostilité que nous pouvons avoir à son égard.

NATIONAL ZEITUNG

Le journal bourgeois de Bâle écrit à son tour :

Jamais une affaire judiciaire n'a si vivement impressionné et ému le monde entier, et l'on peut prophétiser que les juges de Boston, gardiens obstinés de la loi, retranchés derrière leur hypocrite et cruelle justice, trouveront à leur tour des juges.

Fort bien, mais il ne faudra pas s'étonner si ces juges se prononceront sans formalités et sans s'en référer, eux, à aucun paragraphe, mais uniquement aux sentiments douloureux éprouvés par leur cœur.

LE GENEVOIS

Le Genevois, organe de gauche, s'est toujours mis avec la droite la plus réactionnaire à la moindre alarme, quitte à se raviser un peu plus tard, le calme complet revenu. Il devait en être de même cette fois-ci. Toutefois, à propos de la garde civique, il écrit :

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que les pouvoirs constitués sont absolument tranquilles sur la situation. Une seule chose, maintenant, pourrait la troubler : ce serait qu'on vit paraître, ne fût-ce que le bout de l'oreille d'un membre de la garde civique. Nous n'avons pas besoin d'une milice bénévole, recrutée dans la partie conservatrice de la population. Son entrée en jeu serait une véritable provocation. La garde civique le comprendra d'elle-même.

Rien n'est plus édifiant que de voir les gens niant la lutte de classes, même comme lutte d'intérêts économiques, armer une partie de la population contre l'autre. Union des travailleurs, garde civique, éclaireurs, pompiers, Messieurs les capitalistes mobilisent rapidement leurs forces, et ils prétendraient nous reprocher le cas échéant d'en faire de même.

Si un bourgeois s'écrie : « Armons-nous contre les ouvriers ! » c'est un acte du patriotisme le plus dévoué.

Si un ouvrier répond : « Armons-nous à notre tour contre les capitalistes ! » c'est une provocation au crime qui doit être le plus promptement et sévèrement réprimée.

Malheureusement, les exploités sont tellement habitués à se croire toujours en faute, qu'ils abondent tout de suite dans le sens des bourgeois, si quelqu'un du troupeau fait tant soit peu peur aux maîtres et à leurs chiens de garde.

SPÉCULATION...

Ces messieurs de la bourgeoisie dont la vie entière se passe à faire des spéculations plus ou moins malpropres et criminelles même, nous accusent d'avoir spéculé sur l'affaire Sacco et Vanzetti... Le seul Comité de Boston a dû dépenser plus de trois millions de francs suisses (600 mille dollars) pour la défense, sans compter les frais encourus pour la propagande dans le monde entier en faveur de nos martyrs. Il est d'ailleurs au pouvoir de nos maîtres d'empêcher toute spéculation semblable en n'assassinant plus nos militants. Inutile d'insister davantage sur une accusation aussi stupide. Mais il est bon de relever ce que le Genevois, organe de gauche, s.v.p., a bien voulu écrire sur la soirée de mardi.

L'attitude de la foule avait changé. Ceux et celles qui hier applaudissaient les voyous briseurs de vitres tenaient hier un autre langage. Un tel arrêté reconnu avoir lancé une ou deux pierres mais pour se racheter était allé s'inscrire à la garde civique. Un autre avait dans sa poche un morceau des glaces de la S. d. N., en souvenir, disait-il, ramassé le matin.

Constatons la mansuétude, le calme et la patience de la police qui supporta lundi tous les horions. Hier elle fut moins patiente, avec raison.

M. Zoller s'affirme un chef énergique, prompt dans ses décisions, l'œil et l'oreille partout à la fois, l'esprit clair, lucide, sachant parler à ses hommes et à la garde civique comme il convenait, l'exhortant à cacher ses matraques, à rester tranquille et encourageant les corps officiels dont il reconnaît la valeur, le courage, le dévouement et l'endurance.

Si lundi, la police, au lieu d'être massée à la Bourse pour éviter toute provocation avait parcouru les rues de la ville, quelques gamins n'auraient pas une ou deux vitres sur la conscience.

Les agitateurs, hier, étaient chez eux. Ils étaient satisfaits sans doute d'avoir poussé des inconscients mineurs à l'émeute. Leur lâcheté révolte nombre de citoyens. Sauront-ils s'en souvenir.

Avec leurs discours incendiaires soi-disant pour défendre l'ouvrier, le bilan des deux journées annonce un ouvrier tué, des blessés, des ouvriers, apprentis arrêtés et les dégâts à payer. Lorsqu'ils passeront au Tribunal, ceux qui les commandèrent seront-ils à leurs côtés ?

Ils ne s'en sont pas mêlés, disent-ils, pour éviter la casse. N'est-ce pas plutôt pour sauver leur peau et leur situation.

Quel amas de contradictions, perfidies et calomnies idiotes. Tout d'abord, les organisateurs de la manifestation seraient responsables aussi de voyous qui vont tout naturellement s'inscrire à la garde civique. Ensuite, la police, parce que la foule était soi-disant avec elle, et que rien n'était donc à craindre, crut devoir se montrer plus brutale. Elle n'est ainsi calme et patiente que lorsqu'elle pourrait payer cher de ne pas l'être.

M. Zoller, lui, est un chef incomparable. Seulement il avait massé toutes ses forces à la Bourse, si bien que tout le reste de la ville était à la merci de quelques gamins.

Quant aux agitateurs (?), ils sont coupables de n'être pas venus se faire arrêter et assommer par les matraques mal cachées, et alors il fallut se rabattre sur trente-six paisibles curieux ou passants, qui ne furent pas passés à tabac, non, mais le lendemain — c'est le même Genevois qui nous le dit — M. Turrettini a « dicté un ordre du jour interdisant dorénavant formellement les passages à tabac ».

Les victimes sont regrettées, oui, mais quel dommage que d'autres aient pu « sauver leur peau » ! On aurait tant aimé l'avoir ! La casse n'aurait plus été regrettable.

Il faudra tout de même pour finir préciser. Pour autant que nous le sachions, personne jusqu'à présent n'a prétendu avoir été commandé, et d'autre part, nous aimerions connaître le texte des discours incendiaires.

Quelle triste besogne que celle de journalistes rabatteurs de police ! Les mouchards mêmes sont moins abjects.

ÉMEUTES ET ÉMEUTIERS

Nous devons de vifs et sincères remerciements au Parti socialiste pour le concours qu'il nous a prêté en faveur de nos camarades, mais nous aimerions le voir moins impressionnable en présence des criaileries réactionnaires. C'est ainsi que dans son numéro de mardi, le *Travail* a publié quelques phrases malheureuses que la presse bourgeoise s'est empressée de relever contre nous tous.

Après avoir déclaré avec raison que tous les organisateurs de la manifestation la considéraient comme close, lorsque « des jeunes gens parfaitement inconnus dans les milieux ouvriers » lui donnèrent une suite inattendue, le *Travail* publie en gros caractères :

Les actes qui se sont produits, après le licenciement de la place Neuve, portent préjudice au mouvement ouvrier de notre ville.

Il y a là de nouveaux enseignements à tirer par les militants; ils n'y manqueront pas. Nous voulons l'organisation d'une société fraternelle et juste. Nous sommes contre les émeutiers et contre les professionnels de l'émeute.

La classe ouvrière de Genève est forte. Elle ne s'en laissera pas imposer ni par quelques brailleurs ni par le fascisme bourgeois.

Il est absolument incompréhensible que des organisations soient rendues responsables d'actes de ceux qui leur sont inconnus. Commençons, d'ailleurs, par ne pas en exagérer l'importance nous-mêmes, car, à notre avis, le seul préjudice qu'il puisse y avoir est bien celui-là et non les hypocrites indignations de la presse capitaliste.

Mais comment parler d'émeutiers et, qui pis est, de professionnels de l'émeute? A lire de telles phrases dans le *Citoyen*, nous haussions les épaules, mais imprimées par le *Travail*, nous les relevons parce que bien propres à justifier des mesures liberticides.

A la vérité, il n'y a jamais eu à Genève des professionnels de l'émeute et ne peuvent certainement pas l'être les quelques jeunes gens emprisonnés.

Mercredi, le *Travail* s'est beaucoup mieux renseigné et inspiré. Et en somme, il vient donner raison implicitement même aux « brailleurs » qui ont tout de suite hautement protesté contre les exploits de la police.

Personne parmi nous n'entend s'imposer, loin de là; mais nous nous refusons à vouloir brimer et brider la foule, car ses soi-disant excès nous ont toujours paru bien peu de chose en comparaison de ceux que les classes nanties commettent impunément et journellement.

DEUX LETTRES

L'exécution ayant été renvoyée d'abord du 10 juillet au 10 août, voici les lettres écrites par nos camarades le jeudi 4, après avoir eu communication du rejet de leur recours par le gouverneur Fuller :

Cellule de mort, 4 août 1927.

Le gouverneur Alvan T. Fuller est un assassin, comme Thayer, Katzmann, les parjures de l'Etat et tous les autres.

Il m'a serré la main comme à un frère, m'a laissé croire à ses intentions honnêtes et que s'il avait fait exécuter les trois jeunes gens condamnés pour le crime du dépôt des tramways, ce n'était pas un précédent empêchant de nous sauver.

Maintenant, sans tenir compte et en niant toutes les preuves de notre innocence, il nous insulte et nous assassine.

Nous sommes innocents.

C'est l'aguerre de la ploutocratie contre la liberté, contre le peuple.

Nous mourrons pour l'anarchie. Vive l'anarchie !

Bartolomeo Vanzetti.

Prison d'Etat de Charlestown,
4 août 1927.

Dans la cellule de la mort, nous sommes informés par le Comité de Défense que le gouverneur Fuller a décidé de nous tuer le 10 août.

Nous ne sommes pas surpris par cette nouvelle, car nous savons que la classe capitaliste est inexorable et sans clémence pour les bons soldats de la révolution.

Nous sommes fiers de mourir et tomberons comme les anarchistes tombent.

A vous, maintenant, la tâche, frères et camarades; comme je vous l'ai dit hier, vous seulement pouvez nous sauver; nous n'avons jamais eu confiance dans le gouverneur, parce que nous avons toujours su que le gouverneur



Projet de modification à la statue de la Liberté à New-York

Fuller, Thayer et Katzmann sont des assassins. Salutations fraternelles à tous. Nicola Sacco.

N. d. R. Les trois jeunes gens dont parle Vanzetti étaient d'anciens combattants du corps expéditionnaire envoyés en Europe. Malgré l'intervention de sociétés patriotiques, de membres du clergé, de partis politiques bourgeois, de tous les bien pensants en un mot, Fuller les fit exécuter et chacun pensa avec raison que c'était précisément pour créer un précédent lui permettant de faire assassiner Sacco et Vanzetti, en prétextant son inflexible application de la loi pour tous.

Incroyable férocité que celle d'un homme d'argent, d'église et de gouvernement tout à la fois !

Boycott des produits américains

Le Comité suisse de Défense Sacco et Vanzetti remercie tous ceux qui à Genève et ailleurs ont répondu à ses appels pressants pour tâcher de sauver la vie de nos deux camarades.

Il rappelle qu'à la suite de la résolution votée à l'assemblée publique du 19 août et comme conséquence du crime légal qui vient de s'accomplir à Boston, il a été décidé d'effectuer le BOYCOTTAGE GENERAL DES PRODUITS AMERICAINS.

Cette mesure s'applique principalement aux films cinématographiques, machines électriques, disques, accessoires de machines, conserves alimentaires et tous autres produits d'usage courant dans les ménages, etc.

D'autres centres de la Suisse, comme Lausanne, Vevey, Zurich, etc., ont déjà avisé aux mesures utiles pour la mise en pratique de cette mesure de protestation tangible contre l'attitude criminelle des autorités américaines.

Tous les travailleurs, tous les hommes et femmes qui mettent au-dessus de leurs préoccupations matérielles immédiates le souci de la solidarité humaine et de la vraie justice se joindront à cette action nécessaire.

Que personne n'assiste donc plus aux représentations de films américains, ni achète des produits de provenance des Etats-Unis.

Travailleurs ! Hommes et femmes de cœur ! Que le souvenir des deux martyrs Sacco et Vanzetti reste vivant dans nos esprits et dans nos cœurs et qu'il nous soutienne dans la grande lutte de tous les opprimés contre toutes les injustices !

Le Comité suisse pour
Sacco et Vanzetti.

P.-S. Adresser toutes communications au Comité Sacco-Vanzetti, Maison du Faubourg-Terreux-du-Temple, Genève.



IL RISVEGLIO ANARCHICO



I PRINCIPII ANARCHICI.

Il Congresso riunito a Saint-Irnier dichiara:

1° Che la distruzione di ogni potere politico è il primo dovere del proletariato;

2° Che ogni organizzazione d'un potere politico sedicente provvisorio e rivoluzionario per giungere a tale distruzione non può essere che un inganno di più e sarebbe così pericolosa pel proletariato come tutti i governi oggi esistenti.

3° Che, respingendo ogni compromesso per giungere al compimento della Rivoluzione sociale, i proletari di tutti i paesi devono stabilire, all'infuori di ogni politica borghese, la solidarietà dell'azione rivoluzionaria.

Due martiri

L'orribile delitto è consumato, la vendetta atroce è compiuta!

Durante sette lunghi anni, tre mesi e diciassette giorni il nemico ci ha beffati, insultati, traditi, e noi, ironia atroce, non cessammo dallo sperare in lui, credendo ostinatamente che, una volta a cognizione del mondo intero, non oserebbe portare a compimento la sua infame macchina-zione.

E una tragica notte, la notizia si diffuse per tutti i continenti che Sacco e Vanzetti erano stati freddamente assassinati. Non in omaggio, come lo pretesero falsamente certi vergognosi difensori degli assassini ad una legge scellerata, ma in violazione di questa stessa legge.

I buoni militi della Rivoluzione sociale dovevano essere inesorabilmente sacrificati al Vitello d'Oro, alla spaventosa divinità cui erano già stati immolati i milioni e milioni d'uomini della carneficina mondiale.

Due morti di più, che possono ben significare per gli alti e bassi carnefici del Capitale, dello Stato e della Chiesa? Eppure la paura li fece esitare prima e rendere ciecamente crudeli poi.

Eran mesi che noi stessi ed i reclusi si disperava, ma era impossibile comunque rassegnarsi alla morte e si continuò in una angosciosa lotta senza speranza.

Eppure se l'immensa folla laggiù nella lontana America l'avesse voluto, se non fosse stata tanto sorda alle voci chiedenti giustizia quanto i carnefici, oggi Sacco e Vanzetti sarebbero tra noi ridati alla vita ed alle sue più sante battaglie.

Morti rivivono nelle pagine più gloriose della storia, quelle dei martiri della Libertà. Ma onta, onta eterna a quella Confederazione Americana del Lavoro che, tutto potendo, nulla fece! Suprema ironia, il suo presidente, alla vigilia del supplizio, mandò un telegramma a Fuller per chieder grazia, quando bisognava esiger giustizia! Veniva così ad ammettere implicitamente che i nostri due compagni fossero colpevoli, ed a dare una ragione di più all'assassino di pretendere di non voler cedere ai tumulti di piazza per restare guardiani inflessibili della legge!

Dopo un primo grido d'ira e di dolore, noi siamo rimasti muti di fronte all'irreparabile, riflettendo tristemente alla nostra impotenza ed a quella di tutti coloro che si erano uniti troppo tardi a noi!

Maledire! Sarebbe vano. Troppi dovremmo comprendere nella nostra maledizione, e non avrebbe più senso.



Progetto di modificazione alla statua della Libertà di New York

Offenderemmo il quasi unanime senso di simpatia per le vittime, spezzerebbero subito quel tardivo sentimento di solidarietà universale, che dovremo pur ritrovare ogniqualvolta saremo chiamati a dare una grande battaglia.

Gli errori degli uomini sono troppi e noi non ne siamo immuni per troppo estendere la maledizione.

Maledetti gli assassini! sì, e poi?

Vendetta! E venga pure, se ha da venire.

Ma sarebbe ben misera cosa se i molti in attesa dei pochi vendicatori, rimanessero passivi spettatori delle quotidiane iniquità, come lo furono sin qui, o semplicemente non facessero più di quanto han fatto insino ad oggi.

Vendetta vuol significare anzitutto che ciascuno di noi si darà a maggiormente operare per l'idea anarchica, in una emulazione generale, che ci varrà una vera fioritura d'eroi.

I nomi di Sacco e Vanzetti rimarranno uno dei maggiori vanti per noi anarchici, a condizione di mostrarcene degni, e per forza d'animo e per grandezza d'intenti e di sforzi.

Che non possa mai dirsi dai nostri avversari che speculiamo sui nostri martiri, se non perchè cerchiamo d'imitarli e di renderne il sangue fecondo.

Poveri compagni, amici, fratelli, il vostro martirio ha avuto un termine, ma lascia noi pur sempre dolorosamente ribelli al vostro destino.

Fu troppo crudele, fu troppo infame, fu troppo iniquo! E ci domandiamo sempre profondamente turbati come abbia potuto essere proprio tale!

Bisogna uscire dall'abisso, bisogna tornare a riveder la luce!

L'alba della mezzanotte fatale del 22 agosto non si è ancor levata per noi. Siamo sempre nelle tenebre della sanguinosa tirannia. Ma i nomi di Sacco e Vanzetti sono due nuove fiamme che ci mostrano la via da percorrere, che sollevano i nostri cuori oppressi!

Salve, o Anarchia, nel cui nome sono morti e a cui dovettero la loro eroica fede!

Mai il Potere, tutti i Poteri, si erano mostrati più inumani, più spaventosamente forti pel male, di fronte alle imbelli masse di governati! Mai non apparve più vero l'insegnamento anarchico che rimettere la propria sorte ad un governo è affidare all'arbitrio di pochi scellerati ogni bene ed ogni vita.

Fuller, l'assassino, ordinò la morte degli innocenti, perchè protetto dalle mitragliatrici e dalle baionette della legge e dell'autorità.

Viva l'Anarchia! gridò Sacco, prima ancora di rivolgere l'estremo saluto ai suoi cari.

Una fede che trova ancora degli assertori sul patibolo è destinata al trionfo.

Sacco e Vanzetti, le vostre tombe saranno eternamente vigilate dalla gloria e dall'amore e illuminate dalla fiamma del vostro ideale.

MAX NETTLAU

**Bakunin e l'Internazionale in Italia
dal 1864 al 1872**con Prefazione di **ERRICO MALATESTA**

Un grosso volume di 23 capitoli, con un'appendice sul recentissimo libro di Nello Rosselli su Mazzini e Bakunin, e con larga riproduzione di documenti inediti dell'epoca.

L'opera uscirà tre mesi dopo raggiunta la sottoscrizione col pagamento delle prime 560 copie, al prezzo di

Fr. 2.50 per la Svizzera

Fr. 12.— per la Francia

Fr. 15.— per il Belgio

2 scellini per l'Inghilterra

60 cents per l'America.

Per gli altri paesi, il prezzo deve corrispondere a fr. 2.50 svizzeri al cambio.

Una lettera di Nicola Sacco

Dedham, 4 dicembre 1926.

Carissimo Nino,

L'Adunata mi rimette acclusa ad una sua tua gentilissima lettera, che mi arriva con un piacere tale da far vibrare i cocenti palpiti del mio cuore; e ne accarezzo l'omaggio vivo e sincero, e le espressioni di affetto che tu usi avere verso i tuoi fratelli e compagni reclusi.

Personalmente non ci conosciamo; ma che importa, poichè io leggo sulla nostra stampa — che i buoni non mi fanno mancare — che sei vigile nelle file dell'avanguardia.

Nella tua, fra l'altro, dici: « I compagni non avranno a pentirsi dei sacrifici affrontati per distruggere il calunnioso accordellato d'infamia. »

Capisco. Troppi sacrifici i compagni hanno affrontato e affrontano tutt'oggi, ed io, da una parte ne sono dolente; ma vittoriosi o vinti, non sarà stato del tutto invano il sacrificio; no, perchè man mano che la tempesta si precipita, lascia sereni i reclusi, il castello d'infamia si sgretola e la verità si ergerà fiammante, — come l'aurora che s'innalza laggiù, e sempre più feconda, più salutare, mostra la nostra meta: l'anarchia. E poi, che importa se questo atomo sperduto nello spazio cadrà? Rimarranno gli altri corpi a compiere la diuturna missione celeste.

Il buon seme germoglierà sempre più, puro e fecondo, rinnovando lo spirito ribelle nei cuori giovani e nell'umanità che lotta per la sua redenzione.

La tua — e quella degli altri buoni — protesta di solidarietà: quella di Parigi, di Buenos Aires e dei lavoratori del mondo, io le raccolgo con fraterno e carezzante affetto, e il mio cuore ne sente i sacrifici ed i palpiti irrequieti dei cuori nobili.

Ma permettimi che ti dica, caro Nino, che se anche le proteste fossero venute meno, nulla sarebbe valso a turbare o a deviare la mia fede che è la tua.

Sì, perchè nei ricordi dei miei tristi giorni di via crucis, senza la vanità che mi ripugna, più solo mi trovai, più forte mi sentii la fede di fronte al nemico implacabile.

Intanto, fai che il mio caldo saluto e quello del compagno Vanzetti penetri nei cuori di tutti i vecchi e giovani comunardi di Parigi, poichè in voi tutti, e nella vigile protesta dei lavoratori, è la nostra speranza per ritornare fra voi, a la lotta per la santa dimane di libertà.

Tuo con un affettuoso e fraterno abbraccio

Ferdinando Nicola Sacco.

P.-S. Carissimo Nino, avevo appena chiusa la presente quando mi è arrivata l'Adunata con un tuo articolo di prima pagina *Lupi e iene*, e ti lascio immaginare il sollievo che esso porta ai reclusi. Vedere le tue vive proteste contro la stampa forcaiola e parassita dei rinnegati come l'immondo Rossoni, che usurpano sfacciatamente la causa nostra, mentre prestano man forte al boia! Canaglia!

Riguardo alla causa non ti ho detto nulla, poichè, e ne son certo, i compagni di fuori ti terranno informato man mano che essa si sviluppa con l'opera giuridica ed attiva di Mr. Thompson; ma non saprei fare a meno di dirti che l'unico ardente desiderio dei reclusi, come di tutti i buoni compagni di qui, è di vedere presto la fine di questo nuovo Calvario.

Di nuovo, ti abbraccio

Nicola.

Compagni frequentate le riunioni dei gruppi**L'anima non esiste**

Giacomo Leopardi scrive alludendo alla Fede:

*All'apparir del vero
Te, misera, cadesti; e con la mano
la fredda morte ed una tomba ignuda
mostrasti da lontano.*

Mentre il dottore mi metteva a tratti la maschera sotto il naso, facendomi odorare con forza l'etere che la suora vi versava sopra da una fiala a gocce; e mentre la mia coscienza cominciava ad avere delle eclissi sempre più frequenti e prolungate, nelle quali io la perdevo completamente, come se cadessi in un sonno profondo ed oscuro; quello spegnersi ed accendersi del mio Io, simigliante a una lampada elettrica quando si chiude e s'apre l'interruttore: mi fecero balenare alla mente alcuni fugacissimi pensieri, che in quel momento non ebbi neppure tempo di afferrare, ma che, in seguito sottoposi alla mia riflessione: questi:

— Se bastano poche gocce d'una data essenza, che, aspirate, influiscano sul cervello, cioè sulla materia, perchè ogni sensazione e ogni conoscenza e il nostro Io si spenga; non è una delle migliori dimostrazioni, questa, dell'inesistenza dell'anima?

Se l'anima fosse, come la intendono i credenti, una entità psichica che sta a sé ed è dotata di ciò che appunto forma l'Io consapevole e responsabile: coscienza, memoria, pensiero, sentimento; e se avesse realmente una prova da superare, una meta da raggiungere nella vita per meritarsi e guadagnarsi il premio e il gaudio eterni; non potrebbe e non dovrebbe essere alla mercé del primo agente esterno che le capita, capace d'influenzarla in qualsivoglia maniera, o assopendola (oppiacei); o eccitandola (alcolici); o anche spegnendola per sempre (veleni). E così non dovrebbe e non potrebbe restare turbata o sconvolta dagli stati patologici del sistema cerebrospinale (idiotismo, pazzia, meningite, ecc.) e anche dalla stessa febbre d'una qualunque malattia (delirio, sopore); perchè ella conserverebbe sempre la sua personalità caratteristica, arbitra della materia, signora dell'organismo, per non dover mai venir meno, neppure per un istante, alla propria missione spirituale.

Dippiù; è noto come con l'ipnotismo, un dato individuo possa annientare la volontà di altri, sostituendola con la sua propria, cangiando quelli in tante marionette o personalità diverse, che l'obbediscono in tutto e per tutto, anche dopo il risveglio e pur a scadenza lunga e fissa di tempo, senza poi ricordar nulla. E quindi, specialmente in tal caso, dove va a finire l'anima con tutta la sua libertà, se un qualunque messere o dottore, dotato di potere magnetico, è capace di metamorfizzarla e automatizzarla a piacimento?

La prima condizione giuridica e teologica della sua esistenza è la responsabilità che l'anima dinanzi a un dio, giudice supremo, deve avere delle proprie azioni e financo dei propri pensieri. E invece, tale responsabilità essa non può averla, dal momento che, come vedemmo, è simile alla fiammella d'una lucerna, la quale è intimamente e direttamente soggetta e legata alla qualità ed alla quantità dell'olio che l'alimenta e del lucignolo che la tiene accesa, nonché delle correnti d'aria che la fanno guizzare, attenuandone o ravvivandone la luce, o anche smorzandola.

L'anima, quindi, non esiste, o piuttosto non è che la sintesi psichica delle funzioni cerebrali, un prodotto caduco della materia organica. E, infatti, presenta nel suo sviluppo e nelle conseguenti sue manifestazioni o estrinsecazioni, tutt'una parabola in istretto e diretto rapporto con l'età dell'essere vivente: ciò che prova ancora meglio com'essa nasca, cresca, muoia col corpo, secondo l'immortale spiegazione in *De Rerum Natura*, di Lucrezio Caro. E così l'anima perde nella vita ogni scopo spirituale, ogni meta ultraterrena, e nella morte non trova che il nulla senza Dio.

Ed ecco come un'operazione chirurgica può determinare nel paziente che la subisce, considerazioni eterodosse!

Senigallia.

Ottorino Manni.

Buon senso popolare.

*Il popolo piange quando il tiranno ride.
Biasimare i principi è pericolo e il lodarli è bugia.*

Chi comanda non suda.

Con poco cervello si governa il mondo.

Fascismo americano

Ecco quel che ora stampare in grassetto la turpissima genia del littorio:

FATE SILENZIO!

Se è umano il cordoglio che si alza d'ogni parte del mondo sulla bara di Sacco e di Vanzetti, è d'altra parte vergognoso e delittuoso che dal tragico epilogo di Boston si tragga motivo per selvagge dimostrazioni che sacrificano altri innocenti e consentono alla solita teppa di svaligiare botteghe ed edifici.

Da Parigi a Lipsia a Ginevra, in quest'ora di dolore e di raccoglimento, lo spettacolo che danno i partiti di estrema sinistra vale lo spettacolo dato dalla giustizia americana. Questa almeno può ripararsi dietro lo schermo d'una legge, che è iniqua, ma è pur sempre una legge; quelli, invece, una volta di più, sfociano al di fuori d'ogni legge e d'ogni senso di equità, assalendo e distruggendo tanto per mostrare che sanno assalire e distruggere. Non si ha il diritto di protestare contro il sacrificio di innocenti, quando si aggiunge, bestialmente, il sacrificio di altri innocenti.

Qui non è più l'umanità offesa che si rivolta; qui sono i soliti politicanti che traggono facili pretesti per fare del baccano, per adunare le forze, per aumentare i proseliti.

Fate silenzio, pessimi signori!

Ora che tutto è perduto, degnatevi almeno di lasciar udire dalla brava gente il pianto di Luisa Vanzetti e di Rosa Sacco. In nome di Dio! E in nome delle vittime!

Un brano di tanta impudenza, incoscienza ed infamia era bene riprodurlo e brevemente commentarlo.

...

Per non rifare una troppa lunga e dolorosa storia, ricordiamo semplicemente l'orribile linciaggio del ragazzo Anteo Zamboni e lo scatenamento di feroci violenze in tutta Italia da cui fu seguito, con la complicità manifesta dei pretesi tutori della legge. E non si trattava della solita teppa, a meno che per essa non si debba oramai intendere tutta l'organizzazione ufficiale fascista. Non crediamo dover insistere oltre nel sottolineare la scondia ipocrisia.

Ma quello che più importa di stabilire è che il delitto di Coolidge e Fuller, Katzmann e Willbur, Thayer ed Elliott, e di quanti furono loro complici diretti ed indiretti, è un delitto nettamente fascista, ispirato dal fanatismo nazionale, dall'odio per gli oppositori alla guerra, dalla ferocia antirivoluzionaria. Gli assassini d'oltre oceano proclamarono lo stesso principio di quelli del littorio, che ogni Stato è assoluto padrone in casa propria e può così commettervi ogni infamia, senza che nessuno all'estero abbia diritto neppure di lagnarsi. Si vede da qui, tale principio ammesso, che non era più possibile fare appello ad una rivolta di umanità offesa, e che non rimaneva più, come fu appunto il caso in Italia, se non aspettare in un silenzio di morte l'assassinio di Sacco e Vanzetti.

C'è altro. Per noi il governo di Mussolini fu deliberatamente complice di questo assassinio, pur cercando gesuiticamente di salvare le apparenze. C'era da far valere, imporre diremmo quasi per il proprio decoro, la testimonianza di un suo impiegato consolare. Non ne fece nulla. All'ultim'ora, il Console italiano di Boston consentì a dichiarare a Fuller che un EX IMPIEGATO al Consolato aveva deposto in Italia che Sacco fra una quarantina d'altri era nella sede consolare il giorno del delitto.

Perchè EX impiegato? Perchè ad ogni modo non cercarlo e mandarlo a deporre in America? Fuller scartò tale testimonianza decisiva dicendo che « codesto impiegato non lasciò alcun memorandum per assistere la sua memoria ». Quasi che dovesse aver letto profeticamente nel futuro che Sacco sarebbe stato accusato d'un doppio omicidio! Comunque il governo italiano invece di valorizzare ha svalorizzato la testimonianza di un suo impiegato, rendendosi, lo ripetiamo, complice degli assassini. E' questo uno dei tanti particolari della tragedia su cui sarà bene fare la luce.

Che dire ancora della turpissima prosa di *Squilla vandalica*? Gli assassini di Sacco e Vanzetti hanno commesso il loro crimine in nome di Dio e non è che in nome dell'umanità che lo si può piangere. E non soffermiamoci neppure alla bestemmia fascista di parlare in nome delle vittime, che purtroppo sapevano e morendo lo dissero di non essere le ultime! A noi di proseguire la dura prova in nome di Sacco e Vanzetti.

Il nobile appello che non fu inteso

Diamo qui l'appello che Eugenio Debs, il vecchio socialista, appena uscito dal carcere dove era stato rinchiuso per la sua recisa opposizione alla guerra a settant'anni, lanciava invano ai lavoratori americani, suoi concittadini.

Debs è morto in principio di quest'anno, e coi nostri martiri noi vogliamo qui onorare anche la sua memoria di nobile e sincero militante del socialismo. Possano quei che non l'ascoltarono sentirne oggi tutto il rimorso e ravvedersi per il futuro.

La Corte Suprema del Massachusetts ha finalmente parlato e Bartolomeo Vanzetti e Nicola Sacco, due dei più bravi e dei migliori esploratori che abbiano mai servito il movimento operaio, devono andare alla sedia elettrica.

Non sorprende la decisione di questo tribunale giudiziario capitalista. Essa è perfettamente d'accordo con la tragica farsa o la ridicola tragedia dell'intero processo a carico di questi due lavoratori, assolutamente innocenti e svergognatamente perseguitati.

L'evidenze addotte al processo, nel quale essi furono accusati di un omicidio di cui non erano più responsabili che io non sia, non avrebbero potuto far condannare che un agitatore operaio straniero durante la pazzia idrofoba della guerra mondiale. In ogni altro caso le testimonianze spergire e flagrantemente artefatte, ripetute volte rivelate e ben note alla corte, avrebbero determinato un proscioglimento immediato. Con quelle svergognate evidenze neanche un cane uccisore di pecore si sarebbe potuto condannare, ma solamente un « vizioso radicale straniero ».

Sacco e Vanzetti furono presi nella trama e fin dall'inizio destinati alla morte. Tutte le testimonianze che si fossero potute accumulare per stabilire la loro innocenza, oltre ogni questione di dubbio, non avrebbero potuto salvarli in quella corte. Il giudice presidente fu sordo ad ogni ragione, inamovibile. Bisogna condannare. Così i poteri capitalisti ordinarono che si facesse e così fu fatto. E non si deve concedere un nuovo processo per paura che lo spergiuero satanico dei testimoni e il profondo marciume della procedura legale apparisse chiaramente eccessivo e rivoltante malgrado il concorso della stampa nel tener nascosti al pubblico i fatti obbrobriosi e disonorevoli.

A parte la natura disgustevolmente ridicola del processo, che sarebbe potuto e dovuto finire in quindici minuti in quella corte della classe padronale, la raffinata malizia e la barbarica crudeltà di questi tribunali capitalisti, alti e bassi, può leggersi nella insopportabile tortura inflitta durante sei lunghi anni, di agonia, alle loro vittime incarcerate ed impotenti a difendersi.

Sarebbe stato, oltremodo misericordioso in paragone se li avessero messi nell'olio bollente, se li avessero bruciati al palo o gli avessero slogate tutte le giunture sulla ruota quando furono pigliati come preda per saziare la vendetta degli schiavisti, che diventano grassi e feroci sul lavoro dei fanciulli e non la perdono mai ad un « agitatore » ch'è troppo rigidamente onesto per essere corrotto, troppo coraggioso per essere intimidito e troppo orgoglioso per essere soppresso.

Ed è precisamente per questo che i padroni delle fabbriche, gli sfruttatori del lavoro del Massachusetts ordirono il complotto contro Sacco e Vanzetti, li afferrarono nei loro artigli, li gettarono in una galera e li condannarono ad essere uccisi con i loro ordigni giudiziari ed ufficiali.

Io m'appello ai lavoratori d'America perchè pensino a questi due leali compagni, a questi due nostri onesti e generosi fratelli in quest'ora fatale in cui essi stanno faccia a faccia con la loro più credete ed ignominiosa condanna.

I tribunali capitalisti del Massachusetts li hanno tenuti sulla ruota del supplizio giorno e notte divorandone la carne e torturandone le anime durante sei lunghi anni, per dargli finalmente l'ultimo colpo spietato e malvagio che li manda alle loro tombe come assassini e felloni dalle mani rosse di sangue.

Vorrei che fosse in mio potere il fare soffrire per un giorno solo a quel giudice che presiedette al processo e a quei togati dal sangue freddo della più alta corte, l'agonizzante tortura, la spietata miseria, la inesorabile crudeltà ch'essi hanno inflitto con duro cuore nella loro « calma e serenità giudiziaria » a Sacco e Vanzetti per sei interminabili anni!

Forse un giorno questi solenni ed insottanati servi dei poteri dominanti potranno espiare il loro rivoltante delitto contro la innocenza in nome della giustizia!

Essi hanno pronunziato la condanna delle loro vittime sofferenti da lungo tempo, e la stampa dichiara ch'è stata detta l'ultima parola.

Io lo nego.

Vi è ancora una voce da sentire a questa è la voce di una classe lavoratrice oltraggiata. Ora sta ai lavoratori a parlare e in nome del movimento operaio annunziare la sua decisione e questa decisione è e dev'essere che *Sacco e Vanzetti sono innocenti e non dovranno morire!*

Il permettere che questi due intrepidi proletari periscano come criminali dalle mani insanguinate disonorebbe per sempre la causa del lavoro negli Stati Uniti. Gli innumerevoli figli delle generazioni ancora da venire arrossirebbero di vergogna per i loro padri e non perdonerebbero mai la loro codardia e la loro poltroneria.

Non può essere possibile, non lo crederò possibile, che i lavoratori americani diserteranno, tradiranno, consegneranno al boia due uomini che sono stati così energicamente fedeli ed impavidamente leali alla causa del lavoro come lo sono stati Sacco e Vanzetti, la di cui condanna è stata pronunciata dagli implacabili nemici della classe operaia.

E' ora tempo che tutta la gente del lavoro si sollevi e si raduni come un grande esercito, per difendere l'onore suo attaccato, per sostenere il rispetto di se stessi e per proclamare la sua richiesta che — a dispetto delle corti controllate dai capitalisti del Massachusetts — dei lavoratori innocenti ed onesti il di cui unico delitto è la loro innocenza e la loro lealtà alla causa del lavoro non dovranno essere uccisi dai mercenari ufficiali dei poteri corporativisti che governano e tiranneggiano lo Stato.

Non importa quale sia l'occupazione dell'operaio, che cosa egli sia in teoria o per credenza, a quale unione o partito appartenga, questa è la causa suprema di tutti noi e l'appello arriva ad ognuno e a tutti noi perchè ci uniamo da una costa all'altra in ogni Stato e in tutta la nazione per protestare con voce tonante contro la consumazione di questo pazzo e maledetto delitto contro il lavoro che si vuol perpetrare nello Stato una volta orgoglioso del Massachusetts.

Migliaia di comizi dovranno convocarsi subito da essi dovrà echeggiare la denuncia del sovversivo delitto.

Milioni di lettere di sdegno risentimento dovranno riversarsi sul governatore del Massachusetts e sui membri della Camera e del Senato Federali.

E' così, e così solamente, che si salveranno Sacco e Vanzetti. Non possiamo ignorare questo nostro dovere che dobbiamo ai compagni martiri, alla nostra causa, alla giustizia ed all'umanità senza renderci colpevoli di tradimento alla nostra stessa natura umana e di oltraggio alla nostra stessa anima.

Sorgete, milioni di lavoratori della nazione e giurate per quanto ritenete sacro nella causa del lavoro, nella causa della verità, della giustizia e di tutte le cose buone della vita, che Sacco e Vanzetti, vostri fratelli e miei, innocenti come lo siamo noi non dovranno essere sozzamente uccisi per saziare la vendetta di un branco di plutocratici schiavisti!

LA LOTTA UMANA

rassegna quindicinale anarchica

Indirizzo: La Lotta Umana, Librairie Internationale, 72, rue des Prairies, Paris XX°.

I prezzi della rassegna saranno questi: In Francia, per la rivendita al pubblico, 50 cent. la copia, per gli abbonamenti annuali, 14 franchi francesi e semestrali 7. Per l'estero il doppio. Per la Svizzera verrebbe ed essere circa 5 franchi all'anno.

I compagni si affrettino a inviare liste di sottoscrizione, indirizzi d'abbonati e di rivenditori.

Spartaco Stagnetti

Fra i compagui anarchici, Spartaco Stagnetti era uno dei più noti ed amati militanti, e godeva di molte simpatie anche in altri campi.

Ora, ultimamente la stampa fascista recava questa tragica notizia:

« Alle ore 20 del 15 agosto, alla mensa di Ustica, il confinato Gasparelli Carlo fu Felice, di anni 37, calzolaio, da Alessandria, sguattero temporaneo della mensa stessa, temendo di essere denunciato dal confinato politico Stagnetti Spartaco, ex ferroviere di Roma, per il furto di un portafoglio a danno del confinato politico Marconi Luigi, ventisettenne, ravennate, colpiva al cuore proditoriamente con un trincetto lo Stagnetti, il quale pochi minuti dopo cessava di vivere in quella infermeria ove venne subito trasportato. »

E' certo che i fatti non si saranno svolti come piace alla stampa fascista di narrarli. Di sicuro, sappiamo che Stagnetti era stato designato dalla fiducia dei confinati politici come amministratore della cucina comune. Ma cosa ci stava a fare quel delinquente comune tra i deportati politici se non la spia e l'agente provocatore? Si parla di sguattero « temporaneo » per tentare di giustificare la sua presenza come eccezionale tra i nostri. Ma intanto la tragedia è avvenuta, e il pretesto del timore di una denuncia non regge, perchè gli anarchici non fanno mai da delatori.

Aspettiamo che la luce si faccia e che altri particolari chiariscano le responsabilità, ma fin d'ora le si vede gravare sui dirigenti la polizia e le camicie nere d'Ustica. E non è escluso che si tratti d'un vero e proprio assassinio premeditato per sbarazzarsi d'un nemico del regime.

La dittatura gronda sempre di lagrime e di sangue, e ad estirparla dall'Italia e dal mondo, altre vittime cadranno, finchè non sorga quel regime di libertà per tutti, per cui il povero Stagnetti aveva tanto oprato, all'avanguardia sempre d'ogni lotta contro ogni forma di schiavitù.

Deponiamo i rossi fiori del nostro memore affetto sulla tomba del compagno tragicamente ucciso e mandiamo ai suoi famigliari l'espressione del nostro più vivo e sentito cordoglio.

A vendicare anche quest'altra vittima, lavoriamo con sempre maggiore lena per abbattere il fascismo.

I fatti di Ginevra

Da tutte le parti della Svizzera ci si scrive di manifestazioni imponenti in favore dei nostri due martiri. Non ne facciamo la cronaca completa e per mancanza di spazio, e perchè il nostro animo è pur sempre amareggiato dal dirsi che come in altri casi tragici giungevano troppo tardi!

Le quattro successive riunioni di Ginevra meritano una menzione speciale per l'eco universale che sollevarono, e perchè l'ultima soprattutto fu proprio quella di una popolazione intera.

La prima del 30 luglio non ebbe tutto l'esito aspettato, forse perchè la massa non sentì tutta l'imminenza del pericolo; ma le successive del lunedì 8, venerdì 19 e lunedì 22 agosto superarono ogni nostra speranza.

E' una nostra idea, sulla quale abbiamo più volte insistito, che i lavoratori delle città soprattutto potrebbero in più d'un caso, anche senza ricorrere allo sciopero generale non sempre accettato a tutti e che si urla a non poche difficoltà, far sentire efficacemente la loro pressione e imporre la pronta soluzione di un conflitto, semplicemente col darsi convegno all'uscita dal lavoro in un dato luogo per manifestare apertamente la loro volontà. Si noti bene che non costerebbe loro nessun sacrificio e che neppure le autorità ci potrebbero rimproverare di rinnovare per conto nostro la democraticissima tradizione delle *Landsgemeinde*.

Era uno spettacolo veramente confortante il vedere, il lunedì 22, verso le 6 di sera, affluire da tutte le parti della città, appena cessato il lavoro, tutto un popolo verso il piazzale di Plainpalais. Lo stesso spettacolo si era avuto a Basilea e i compagni di colà ce ne parlavano entusiasti. A sollevare gli animi, a rinfancarli, a mostrar loro tutto quanto potrebbero, nulla di più efficace di simili adunate. Le folle disperse sono polvere, unite formano un masso che può fare indietreggiare tutti i loro nemici. E la riunione passiva intorno alle urne non varrà mai quella attiva in piazza ad esprimere una volontà ben definita.

Non ricerchiamo perchè quella umana di popolo non si era avuta prima, non servendo a nulla il recriminare. Stava lì sotto ai nostri occhi in comunione d'idee con noi per un breve istante. Ebbene, si tratterà di ritrovare quella massa e di averla con noi, non appena vedessimo precipitare il pericolo di guerra, e non per dominarla e renderla schiava d'un nuovo potere, ma per chiamarla ad una nuova vita libera e propria.

Che nel mondo intero le masse si pronuncino con universale solidarietà per l'idea di pace, come si sono pronunciate per l'idea di giustizia in nome di Sacco e Vanzetti, ed una nuova carneficina sarà resa impossibile.

Il martirio di Charlestown ci ha mostrato la possibilità di un sollevamento mondiale. Pensiamoci fin d'ora per quando si tratterà di salvare dalla morte non due uomini soltanto, ma l'umanità tutta quanta.

Perchè a farlo non basterà certamente la famosa Società delle Nazioni, che dichiara se stessa tanto più incompetente quanto più il pericolo è maggiore.

...

E a proposito della Società delle Nazioni c'è chi ha rimproverato soprattutto ai manifestanti di Ginevra di averle pure testimoniata la loro indignazione.

Ma noi domandiamo: Si pretende o no la S. d. N. un istituto di giustizia internazionale? E allora la folla aveva grandemente ragione di testimoniare una disapprovazione per la sua assenza in questo come in tanti altri casi di giustizia.

E' ridicolo l'enorme chiasso fatto per le rotture di pochi vetri, ma forse è bene perchè se ne è sottolineato, diremo così, il carattere simbolico.

Alberghi, ritrovi notturni di gente ricca, negozio di lusso, agenzia americana bancaria, dovunque esplose l'ira di pochi manifestanti aveva insomma la sua ragione d'essere. E non ne avesse avuta alcuna, che sarebbe assurdo il chiedere all'esasperazione e alla disperazione di ragionare per il meglio.

E finalmente, la manifestazione ginevrina avrebbe avuto quell'eco che ha avuto nella stampa borghese se si fosse terminata davanti al Consolato americano? Non tutto il male viene per nuocere, e fu ben poco male, facilmente riparabile.

Il male maggiore, irreparabile, fu l'omicidio commesso dai gendarmi fra una folla inerme. Nessuna scusa di legittima difesa nell'uccisione del passante Scheffer. Ecco perchè la stampa borghese, dopo aver tentato di rigettarne la colpa sui manifestanti, è improvvisamente ammutolita.

Purtroppo, fino al giorno in cui non se ne avranno più, le vittime saranno sempre tra noi. Facciamo almeno che il loro sacrificio non sia mai vano.

Corrispondenze

ZURIGO. — La simpatica Società MANSARDA dava al Bauernstube una festa riuscitissima di solidarietà. Le entrate furono di fr. 952.70 e le spese di fr. 750.70, lasciando un utile netto di fr. 202, così suddivisi: fr. 100 alle vittime politiche e al Comitato svizzero per Sacco e Vanzetti, e fr. 102 al *Risveglio*.

In più, i soci di propria iniziativa hanno dato in aiuto d'una famiglia bisognosa 50 franchi.

Ai buoni amici della Mansarda i nostri più vivi ringraziamenti.

♦

BINNINGEN. — Giovedì 18 Agosto, dopo lunga malattia, moriva il carissimo compagno Guicciardi Giuseppe, muratore. Finchè le forze glielo permisero, fu uno dei più attivi del Gruppo di Basilea, sempre buono, generoso ed entusiasta. I funerali, seguiti da buon numero d'amici e conoscenti, ebbero luogo il sabato 20.

Le nostre più vive condoglianze alla madre, ai figli ed alla compagna del povero Giuseppe per tanta perdita.

In vendita presso IL RISVEGLIO:

G. Damiani. <i>La palla e il galeotto</i>	0.70
Luigi Galleani: <i>La fine dell'Anarchismo?</i>	1.50
Sébastien Faure: <i>L'impostura religiosa</i>	1.50
Pietro Kropotkin: <i>Il mutuo appoggio</i>	2.50
Carlo Darwin: <i>L'origine delle specie</i>	3.50
Carlo Darwin: <i>L'origine dell'uomo</i>	3.50

Il dramma di Boston e il fascismo

La tragedia di Boston ci ha dato — se ancora occorre — tutta la misura dell'ipocrisia e della ribalderia fascista.

Mentre si elevava potente e grandiosa la protesta mondiale contro il crimine giudiziario che si preparava oltre oceano, la stampa fascizzata in Italia emetteva, per la forma, timide, « garbate » proteste. Ufficialmente, il governo di Roma non si è mosso. Soltanto alla vigilia del delitto, una platonica domanda indiretta di clemenza a mezzo della rappresentanza diplomatica italiana... a Londra.

Eppure si trattava di due cittadini italiani la cui innocenza risultava anche dalla testimonianza di un funzionario consolare italiano. Se v'era un caso per il quale il governo italiano, che si vanta di essere tanto forte e temuto, doveva intervenire in modo energico e diretto — come è intervenuto il governo portoghese per il bandito confesso Madeiros — era bene il caso di Sacco e di Vanzetti.

Ma protestare presso il governo americano contro un atto d'ingiustizia e di lesa umanità metteva il governo fascista alle prese con un doppio inconveniente: in primo luogo, il vasallaggio in cui il governo attuale ha ridotto l'Italia di fronte all'America per gli onerosi impegni finanziari contratti per reggersi in piedi; in secondo luogo, il giustificato timore che ad un suo intervento ufficiale, il governo di Washington potesse ritorcere con l'ammonimento più che mai opportuno: « Medico, cura te stesso! » Fare la voce grossa contro un governo debole ed approfittando della vigliaccheria generale è facil cosa. Altro è ergersi contro chi è più forte assai di voi e doverlo fare a tutela e in difesa di quella giustizia e di quella più elementare umanità che mille e mille si son calpestate in casa propria.

La difesa di Sacco e di Vanzetti — due purissimi martiri della redenzione umana — per opera degli assassini in camicia nera, macchiati del sangue di tante innumeri vittime, ecco un oltraggio al senso comune ed alla dignità umana che ci doveva essere risparmiato.

In fondo, per quanto ripugnante ed odiosa, la franchezza cinica e brutale dello sparafucile di Cremona ci dispiace meno. Nella sua prosa triviale di arbitro decaduto del regime, egli rivela, a proposito della campagna in difesa dei due martiri nostri, la sua triste anima di rinnegato, pronto a ricoprire della sua bava velenosa tutto ciò che c'è di nobile ed elevato nel mondo.

Quello che Farinacci esprime apertamente, quando afferma che i giurati di Boston hanno ben giudicato e che il caso dei due giustiziati non meritava alcuna considerazione, la muta fascista, il duce e la sua stampa lo pensano e lo han sempre pensato.

Ben si sa quel che sarebbe avvenuto di Sacco e Vanzetti se anziché in America si fossero trovati in Italia.

Il governo fascista, come quello del Massachussets, è al bando dell'umanità.

C. F.

Guerra e Fascismo

E' una nuova bellissima litografia, in tre colori, formato 65 per 50 centimetri, al prezzo di 1 franco. Lavoro d'efficace propaganda popolare contro i due mostruosi flagelli, ne raccomandiamo particolarmente la diffusione.

Il quadro rappresenta con gli orrori della guerra, il militarismo intento a gettare sotto la macina dello Stato folle d'uomini, dalla cui carneficina nasce un fiume di sangue coi cadaveri galleggianti, fiume che divide afflitti e diseredati dai potenti del mondo, rappresentati dal finanziere (il Capitale) e dal prete (la Chiesa), davanti a cui stanno Mussolini e il suo re. Mussolini con la destra sanguinante toglie la corona al reuccio e lo macchia orribilmente, con la sinistra stringe il manganello, dopo di aver respinto nel tragico fiume il corpo della caduta Libertà. In un angolo, dalla parte del popolo, il medaglione dell'indimenticabile martire Matteotti.

LOTTERIA PRO PROPAGANDA

Ecco i numeri vincenti, i cui premi non ci furono ancora richiesti:

3. Mantello impermeabile.	3376
9. Ferro da stirare elettrico.	1817
11. Mandolino.	1029
12. Quadro con cornice e vetro.	2038
16. Cento toscani.	2291

Pro vittime politiche

Ricordiamo sempre le vittime politiche e preparando l'ora di demolire tutte le carceri, diamo il nostro obolo ai reclusi e alle loro famiglie.

In cassa	Fr. 271 70
Ginevra: Coopérative du Bâtiment	30 —
Piotta: a mezzo Manfrini Florindo	8 —
Winterthur: Gruppo filodrammatico Studio e Diletto	50 —
Zurigo: La Mansarda	100 —
Totale	Fr. 459 70
Supplemento Sacco e Vanzetti	63 —
Volantini comizio del 22 agosto	50 —
Per propaganda Sacco e Vanzetti (330)	67 65
Rimanenza in cassa	Fr. 279 05

Ricevuto pel Comitato Internazionale di Difesa Anarchico:

Ginevra: lista Marazzi-Moge 20, Marro 24 60, Tacca 27, Vaglio 33.55, Petroni 22, Porra 37.75, Bianchina 16.20, Bertoni 3.40. Totale 184.50, pari a 900 franchi francesi.

Lucerna: lista Salviti 18.10, Benedetti 26. Zurigo: lista Zanolla 16, Albertini 46, Fiorello 32.10. Totale 138 20, pari a 675 franchi francesi.

...

Comitato pro figli dei Carcerati politici d'Italia. — Inviare fondi e tutto ciò che riguarda il Comitato a Léopold FAURE, rue Jean-Dolpus, 9, La Capelette, MARSEILLE.

Comitato Nazionale Anarchico pro vittime politiche d'Italia. — Indirizzo: Jean Bucco, rue Château-des-Rentiers, 116, Paris 19.

Comitato d'Emigrazione dell'Unione Sindacale Italiana in Francia. — Indirizzo: M. Courtinat, boulevard de la Villette, 118, Paris 19.

Comitato Internazionale di Difesa Anarchico. — Indirizzo: Ferandel, rue des Prairies, 72, Paris 20.

La parola d'ordine della classe operaia dev'essere non più un salario normale per una giornata normale di lavoro, ma l'abolizione stessa del salariato.

Carlo Marx.

PIETRO KROPOTKINE

La Grande Rivoluzione (due vol., 700 pag.)	Fr. 2 —
La Scienza moderna e l'Anarchia (320 pag.)	1 —
F. Grippiola. <i>Povero popolo! dramma in 2 atti</i>	0 15
Conti e Gallien. <i>Lo sciopero rosso, in un atto</i>	0 15
H. Hanriot. <i>Il reduce da Tripoli, in un atto</i>	0 10
G. Eckhoud. <i>La buona lezione (a Sante Caserio)</i>	0 10
Giuseppe Ferrari. <i>Del Deismo</i>	0 10
Fr. Ferrer e A. Lorenzo. <i>Lo sciopero generale</i>	0 10
E. Leverdays. <i>La Banca e la Rivoluzione</i>	0 10

CARTOLINE ILLUSTRATE a 10 centesimi

La Scuola Ferrer di Losanna (4 cartoline).
I martiri giapponesi - Bakunin Michele. - Bresca Gaetano. - Caserio Sante. - D'Alba Antonio. - Orsini Felice. - Rapisardi Mario
L'Anarchico. - La Marsigliese di Doré. - Il Trionfo della Libertà di Walter Crane. - Il Padrone di casa (Le Vautour).

In vendita presso il *Risveglio*. Unire all'ordinazione l'importo in francobolli svizzeri.

BILAN — BILANCIO

Recettes — Entrate

VENTE — VENDITA

Basel 6.60, Carlo 6, Genève 322.85, Liège, Led. 18, Luzern 33.15, Winterthur 13.90, B. 7.50, Zurich, Marks 30. Total 438 —

ABONNEMENTS — ABBONAMENTI

Genève, Huguenin 5, Leib. 10, Marchesi 5, Lavoro, Fiorello 5, Luzern, Giannatelli 5, Da Pont 6, Schaffhausen, Zambelli 5, Schönenwerd, Pasotti 25, Winterthur, Comolli 5, Zurich, Taboni 10, Daldini 5. Total 86 —

SOUSCRIPTIONS — SOTTOSCRIZIONI

Binningen, Sindacato Autonomo M. e M. 25, Genève, X. 10, Groupe du Réveil 5.60, Jeanquimarche 5, Couvereur 5, Inconnu 5, X. 2, M^{me} J. 2, Judex 20, Rossini 20, Luzern, Innominato 1, lista Gottini 46.10, Piotta, Manfrini 5, Rancate, Basletta 8, St. Gallen, a mezzo Lupi 45, Schaffhausen, acconto scheda Daldini 12, Schwamendingen, a mezzo Tarchini 37, Winterthur, Società Cooperativa 100, dopo conferenza 34, Zurich, Fornaretto 20, Pellanda 5, Zanolla 5, lista Casanova 75, La Mansarda 102. Total 594 70

Total des recettes au 31 août 1118 70

Dépenses — Uscite

Déficit du numéro précédent	810 80
Journal n° 726	365 —
Frais de poste	120 40
Total des dépenses	1296 20
Déficit	177 50

Imprimerie, 23, rue des Bains.